

125

Gazette des lettres
75 Mai 54

LE THÉÂTRE

Abondance de biens...

par Jean-Louis Bory

J'ai failli passer sous silence le dernier spectacle d'Hermantier : *Les Princes du Sang* de J.-F. Noël. Et puis non. D'ailleurs la soirée comporte un grand moment : lorsqu'Hermantier se trouve en scène. Richelieu, il incarne la Raison d'État, qui doit, pour triompher, juguler les ultimes sursauts de la féodalité. On connaît la méthode Richelieu : « raccourcir » les Grands, en l'occurrence Hermantier. Mais, en

dramatique, je salue la tentative la plus courageuse que l'on ait risquée depuis fort longtemps pour recréer le théâtre purement lyrique. Et d'un lyrisme qui respecte la grande tradition du lyrisme français, où — qu'il s'agisse de l'explosion d'un sentiment, d'une discussion logique — la beauté forme la musique et rend la prééminence. La tentative de Clavel me paraît d'autant

plus précieuse que nous sommes-nous plus capables de supporter pareil théâtre. Nous avons peur d'être dupes, nous n'avons plus le courage d'avouer que de beaux vers nous font encore frémir ; dès que nous reconnaissons une forme, nous nous adonnons, nous nous précipitons à l'Edmond

Rostand, au lieu de nous adresser pour l'effarant début des *Princes du Sang*, mais J.-F. Noël n'est pas Maurice Clavel). Il se peut que Clavel soit un échec. C'est un échec de ces échecs qui grandissent, alors qu'il y a tant de succès qui déshonorent. C'est un échec important — et qu'il fallait que Clavel risque. Si, dans vingt ans, il existe encore un théâtre français vivant, ce sera grâce à des hommes comme Clavel.

Et comme Jean Vilar — et je trouve significatif et réconfortant de voir associés ces deux noms, Clavel et Vilar, dans un même programme.

Il faut reconnaître que Vilar s'attaque au théâtre le plus opposé qu'on puisse

imaginer au poème de Clavel. Après le lyrisme, le flot d'images, la tirade, l'exaltation, voici la satire, la critique, l'ironie, la peur d'être dupe, le clin d'œil au spectateur, l'astuce. *L'Edipe* de Gide commence comme un canular de cacique à l'Ecole Normale (je ne me rappela pas que ce fût si drôle) pour

se terminer dans la pourpre, le sang, les larmes de la tragédie grecque. Sur un air connu, et tant de fois troussé de façon différentes, Gide nous offre un condensé de ses inspirations maîtresses : le pied de nez aux puissances funèbres, à l'Opinion, au Tableau de Famille ; il chante — comme Gide chante ; avec une pudeur et une malice qui sont les masques de sa tendresse — les vertus de l'inquiétude qui font les vrais

hommes alors que l'ignorance ne fait que le bonheur. Des belles couleurs de la fable grecque, il illustre cet humanisme qui le porta vers Montaigne et que son *Edipe* résume : l'homme est la fin de l'homme. Quel régal, mais pour l'intelligence seule. Même les décors et les costumes, de Gischia, sont d'une



B. Dhéran, J. Vilar et J.-F. Calot dans une scène de *Edipe* au théâtre Marigny.

Photo Lipnitzky

beauté toute intellectuelle. Sur un fond gris — balustres et temple symbolisant le palais, la réussite royale —, deux autres temples, réduits à une silhouette géométrique, de chaque côté du trône, s'équilibrent, comme les deux plateaux d'une balance : ils servent de siège à l'Opinion Publique, au Peuple, à la Foule qui coince Edipe. Aux couleurs ternes de ce chœur, aux voiles funèbres du Clergé, s'oppose Edipe, natté de bleu sombre, somptueuse robe conique (plus crétoise que thébaine, m'a-t-il semblé), étonnant manteau rouge dont Edipe s'enveloppe et joue comme de son destin. Cet Edipe, c'est Vilar. Ces gestes, cette voix ! Cocasse, malicieux, espiègle, puis tragique, immense, lorsque la Machine Infernale montée par les Dieux commence à fonctionner. Je ne suis pas près d'oublier Vilar sortant de scène, les yeux crevés, voilé de rouge, au bout de son bras immense sa main griffant le ciel.

Je voudrais enfin, de cette abondance de biens qui m'a nui beaucoup, détacher *Edmée*. Il y a deux théâtres où je vais à présent avec confiance : la Comédie Française et la Huchette. Ici et là, je n'y ai vu que de bons spectacles.

Edmée est une farce paysanne. Un « Testament du Père Leleu » assaisonné d'humour noir (on y essaie d'assassiner quelqu'un toutes les cinq minutes) et joué, mis en scène d'une façon si endiablée (les acteurs boivent, et beaucoup, du vrai vin rouge) qu'on en oublie l'exiguïté du plateau. Une belle garce, mariée à un vieux qui compte beaucoup sur une tante à héritage, se laisse culbuter avec générosité par Théodore, le valet de ferme. Pour arriver à la richesse, la garce est prête

au meurtre. Il ne lui reste plus qu'à désigner la victime. Mais, à chaque rebond de l'action, cette victime change : le vieux ? Théodore ? La tante ? Je me suis beaucoup amusé. J'ai seulement regretté que les acteurs ne réussissent pas à toujours tenir leur sérieux. Cela me gêne. Deux acteurs, sur le lot, dont il faut noter les noms : Claude Gensac (*Edmée*) et Jacques Fabbri (Théodore).

Une conclusion, à ce déluge théâtral de printemps : Jean Vilar.

*
*
*

Dernière minute : *Rome n'est plus dans Rome* — mais sera dans ma prochaine chronique. De Jacques Deval, *Le rayon des jouets* : je n'ai pas caché le peu de goût que j'avais pour le théâtre de boulevard. Préjugé stupide, comme tous les préjugés. *Le Rayon des Jouets* est une chose charmante. Un jouet, fraîchement colorié par Wakhevitch, extrêmement ingénieux, et qui, à mi-chemin entre l'automate à mouvement d'horlogerie et le carton enluminé, assure l'amusement des enfants (l'Élève rit comme un petit fou. Moi aussi) et la tranquillité des parents : on ne pensa pas, ça repose — surtout après Gabriel Marcel.

Enfin, de J. P. Giraudoux, *l'École des Hommes*. Le silence s'impose. A père prodigue (de talent), fils avare. Le seul intérêt : Sazy Solidor dans son numéro de femme damnée, et le jeu d'excellentes actrices comme Jeanine Crispin que l'on aimerait tant admirer plus souvent et ailleurs — je veux dire dans de bonnes pièces.

La conclusion reste la même.